

DIEU

PATRIE

FAMILLE

# GAZETTE DES CAMPAGNES

Directeur: L.-de-G. FORTIN "Autorisée comme envoi postal de la seconde classe" "Ministère des Postes, Ottawa" Editeurs-Propriétaires: FORTIN & FILS

Série II. Vol 10 — No 25

Sainte-ANNE-de-la-POCATIERE, (Kamouraska)

Jeudi, le 26 avril 1951.

## Le Dr Robert Garry à la Société d'Histoire Naturelle

— Le 13 avril —

En l'absence de M. Yves Jean, président, M. Albert Alarie, Ph. D., vice-président de la Société d'Histoire Naturelle de la Pocatière, fait un bref résumé des travaux de la Société pendant l'année. En effet, cette réunion, la dernière de la saison, met un terme aux travaux poursuivis activement depuis le mois d'octobre.

M. Auguste Mailloux présente le conférencier d'honneur: M. Robert Garry, professeur à l'Université de Montréal. M. Garry (Robert-François-Joseph), est né le 23 avril 1906 à St-Barthélémy d'Agenais, Lot-et-Garonne, France. Il est de nationalité française, est marié et a un enfant.

Il a fait ses études secondaires au Collège Notre-Dame et au Lycée d'Agen (Lot-et-Garonne), ses études supérieures aux Universités de Bordeaux et de Paris. Il est docteur en droit; diplômé de l'École d'Administration de la France d'Outremer; diplômé de l'École Nationale des Langues Orientales vivantes; ancien élève de l'Institut de Géographie de Paris.

Il fut administrateur des Services Civils de l'Indochine pendant 17 ans, chargé de Mission par le Gouvernement Général de l'Indochine, ancien Gouverneur chef de district au Cambodge et ancien chef des Services Economiques de ce pays.

Puis, avec quelques paroles aimables, il prie M. Garry de nous parler des grandes cultures tropicales du sud-est de l'Asie.

### "Les Grandes cultures tropicales du Sud-Est de l'Asie."

"L'agronome est un homme qui fait de la géographie sans le savoir" vient-on de dire. "Les géographes, eux, font de l'agronomie sans s'en rendre compte, car rien de ce qui touche la terre ne doit leur rester étranger," dit M. Garry en commençant.

On parle beaucoup, dans les livres, de la forêt tropicale; surtout dans les romans. Mais c'est avec beaucoup d'exagération. La forêt tropicale, plus elle est riche, et moins elle est dense! Il est facile de pénétrer dans la forêt vierge qui porte des grands arbres, mais non en forêt secondaire, cette brousse épaisse qui remplace la forêt primitive. La forêt secondaire, malgré son apparence un peu maigre, est beaucoup plus dense qu'on ne le croit. C'est une association végétale qui tend toujours à s'équilibrer.

Les sols tropicaux, sont pauvres, en Asie, en Afrique ou ailleurs. Ils sont acides, car les réactions chimiques sont trop violentes; et les matières organiques disparaissent. Ils sont composés de grès, et manquent en général de calcaire, de bases. Ils sont très friables, fragiles, lorsqu'ils sont riches, par exemple sur le littoral des fleuves. Le soleil et la pluie travaillent de concert, le premier pour dégager la terre de sa couverture, la dernière pour laver les matières friables qui sont à la surface. Enfin, il y a cette latérisation des sols qui s'explique sommairement ainsi: les matières solubles sont d'abord entraînées par les eaux de pénétration, puis sont ramenées à la surface où, après évaporation de l'eau de capillarité, elles forment une couche imperméable, absolument réfractaire à toute végétation: ces latérites sont moins fertiles que la brique cuite!...

En Espagne, on peut récolter à l'acre 5,000 livres de riz; aux Etats-Unis, environ 2,500. Or, en Indochine, on ne peut obtenir que six fois moins de rendement qu'en Espagne. Il y a pourtant la chaleur, l'humidité, et une fertilité apportée soit par les alluvions, soit par les soins de l'homme. Pourquoi?

Or, ces sols sont peu profonds. Ensuite, lorsque les pluies commencent, elles durent des mois. Il peut en tomber 20 pouces par jour. On a déjà vu, aux Philippines, une pluie qui a apporté 42 pouces en une journée, soit plus que pendant toute une année au Canada. Ces eaux étant chargées d'acide nitrique, elles commencent par prendre la couleur du sol qu'elles frappent durement, par larges gouttes; et elles dissolvent à peu près tout ce qu'elles rencontrent.

La grande protection du sol, c'est la forêt. Lorsqu'elle disparaît, il faut voir à protéger la terre arable. Lorsqu'on fait une trouée, pour y pratiquer des cultures, il faut intercaler des céréales de couverture, pour protéger le sol. Il y aurait donc quelques sols fertiles, constitués par du limon déposé par les crues des fleuves, des rivières; mais ces sols sont fragiles, et la moindre pente peut amener des ravissements désastreux!

Pour résumer: il pleut pendant environ 4 mois; et l'on a vu 21 jours consécutifs de pluie. Pendant 5 ou 6 mois, c'est le mousson, vent du Nord-Est très violent, qui enlève les éléments les plus fins, les meilleurs. De plus, le défrichement sans précaution ni discernement produit bien quelques récoltes, puis c'est le désert des pentes dénudées. Il ne faut pas oublier non plus les incendies de forêt; et enfin cette latérisation des terres qui les rendent absolument stériles.

Lorsque les Européens sont arrivés là, ils ont trouvé une agriculture indigène, pas très savante, mais fondée tout de même sur des

observations assez curieuses, à l'orientale. Un exemple: les indigènes, lorsqu'ils s'attaquent à la forêt pour en défricher une partie, commencent par observer quelle sorte d'arbres y croît: c'est une indication de la valeur du sol. Puis, à la fin de la saison des pluies, vers décembre, ils abattent les arbres; et vers le mois de mars, ils brûlent l'abatis, et plantent du maïs, des tubercules, ou encore du riz. Ils piquent le sol avec un bâton et y enfoncent les graines. Ou bien, ce qui est encore plus perfectionné, ils utilisent un bambou pour percer le sol, et envoient la graine par l'intérieur, sans avoir à se courber...

Une fois la semence germée, il faut la garder des bêtes sauvages. C'est alors qu'on s'ingénie à fabriquer des épouvantails, plusieurs fort compliqués. Ils consistent en un réseau de cordes garnies de vieilles boîtes de conserve, de bouts de papiers, de chiffons, et qu'on agite lorsqu'on voit un oiseau survoler le champ. Et cela, jour et nuit. Les plus débrouillards ont inventé une sorte de mécanisme hydraulique qui met l'épouvantail ou la série de cordes en branle automatiquement, sans avoir à y toucher. Il faut bien en venir là, car les populations sont très denses et les champs petits. Il ne faut rien perdre de ce qui pourrait servir de nourriture.

L'agriculture primitive a de ces dictons: "On laboure avec le feu, on sème avec la lance"... Ca signifie à peu près qu'on défriche un morceau de forêt, qu'on le cultive pendant quelques années, et lorsque la matière organique a été épuisée, on l'abandonne pendant une vingtaine d'années, pour qu'il puisse reconstituer le terreau qu'elle a perdu. Ces cultures sur brûlis sont la mort de la forêt en pays tropical.

On vient de dire que la terre est peu abondante. En effet, il n'est pas rare de voir les populations vivre à 1,500 ou 2,000 habitants au mille carré, dans le Haut Tonkin, on a même vu jusqu'à 4,000 habitants au mille carré. (A remarquer que la moyenne de population de comtés ruraux du Québec est d'environ 25 au mille carré.) L'agriculture devient donc du jardinage. On y cultive les talus des routes, des chemins de fer, et même le dessous des habitations. Le conférencier a même vu un champ grand comme une table, où il y avait exactement 18 plants de riz! (dix-huit)!... Inutile de dire que l'eau y devient aussi importante que le sol.

C'est pourquoi dans toutes les régions arrosées on pratique des cultures irriguées. La principale est le riz. On sème celui-ci en couches, comme ici les tomates. Pendant qu'il germe, on prépare la rizière, qui est un véritable bassin couvert d'eau. On y fait le labour avec une charrue de bois tirée par cet animal assez original, le buffle, très doux pour les enfants, pas commode pour les adultes; à qui il n'obéit pas volontiers. Quant au laboureur, il doit travailler l'eau à mi-jambe; les planteurs et planteuses de riz, de même. Car la rizière, nous venons de le voir, c'est une sorte de petit étang entouré de digues, et entouré d'autres étangs, les uns à un niveau plus élevé, les autres à un niveau plus bas, pour l'écoulement de l'eau d'irrigation. Car l'eau n'y doit pas être stagnante.

Bien plus, à côté de la récolte de riz, on peut y faire une récolte de poisson. Dans tout champ, il y a des endroits un peu plus bas; or, en ces endroits croissent des lotus et des nénuphars, sous lesquels le poisson trouve abri. Lorsque la sécheresse arrive, le poisson s'enlise dans la boue et y continue de vivre, probablement une vie au ralenti. En tous cas, lorsque la famille a besoin d'une capture, le père va dans le petit carré de lotus, fouille la vase profonde et en sort des poissons de 15 à 18 pouces de longueur! On ne peut toujours pas prétendre, après cela, que les Orientaux manquent de sens pratique!

Vers octobre, plus de pluie, et le riz mûrit. Celui-ci a pu croître sous l'eau, mais à condition que le bout des tiges ait dominé la surface liquide. En octobre donc, lorsque le champ est desséché, on le coupe à la faucille, et on le bat. La récolte exige un travail considérable, et sauf le buffle qui est un animal semi-aquatique, — il aime à se vautrer dans la boue ou se tenir dans l'eau pour éviter la chaleur et les moustiques — aucun animal n'y est employé. Tout se fait donc à bras et à dos d'homme. Travail considérable.

## On nous écrit

C.M. Bukūmi, 11 avril 1951

M. Le-de-Gonzague Fortin,  
Ste-Anne, Kam. P.Q.

Cher monsieur,

Du fond de la brousse, permettez-moi de vous féliciter du magnifique travail que vous faites pour les cultivateurs et les campagnes. Je lis régulièrement la "Gazette des Campagnes" que me fait parvenir un aimable bienfaiteur qui a l'humilité de cacher son nom. Si vous pouviez vous permettre cette petite indiscretion de me donner son nom, je lui ferais parvenir en retour un grand merci en lui donnant aussi ma nouvelle adresse inscrite ci-dessous.

Notre paroisse a 80 milles de long et 60 milles de large, située sur l'équateur, la chaleur n'est pas trop forte à cause de l'élévation des montagnes qui atteignent 5,000 pieds d'altitude. Notre poste est encerclé par des collines. La motocyclette doit suer parfois pour les monter. La population catholique est de 13,000 avec autant de païens.

Mes amitiés à Georges-Noël et à toute votre excellente famille. Un Canadien du Bas-de-Québec,

Père Hermel Grandmaison,  
C.M. Bukūmi,  
P.O. Kapiemiro,  
Uganda, B.E.A.

Il se cultive encore une sorte de riz; celui-ci croît dans des champs tellement submergés qu'on le récolte en bateau! Il peut atteindre de 20 à 30 peds de long.

C'est le riz flottant. Il pousse avec l'inondation, et y survit pourvu que celle-ci ne dépasse pas une crue de 4 pouces par jour! Il fleurit et mûrit pourvu qu'il ait la tête en dehors de l'eau!

Les asiatiques du Sud cultivent bien d'autres plantes arbustives, dont le caoutchouc, la pistache, etc., mais la plus curieuse, la plus compliquée c'est bien le poivre.

Nous en reparlerons dans la deuxième partie de ce résumé de la conférence du Dr Garry.

L.G.F.



## Grande soirée mariale à Ste-Anne

Sous les auspices des Cercles Lacordaire et Ste-Jeanne d'Arc de Ste-Anne-de-la-Pocatière, aura lieu, mercredi soir, 2 mai prochain dans la salle des promotions du collège de Ste-Anne, une grande soirée mariale pour tous les cercles du district Lévis - Rivière-du-Loup.

Mlle Isabelle Naud, présidente du cercle Ste-Jeanne d'Arc de Portneuf, guérie miraculeusement par Notre-Dame du Cap, le 15 août 1948, nous racontera sa guérison et donnera brièvement ses impressions de voyage à Rome.

Au programme il y aura chant et présentation de tableaux synoptiques sur les apparitions de la Ste-Vierge à N.-Dame de la Salette.

Tout le public est admis et l'entrée est libre. - Bienvenue à tous.



## La Fédération des Institutrices rurales en congrès à Valleyfield

Tel qu'annoncé précédemment, la Fédération Catholique des Institutrices Rurales de la province de Québec tiendra son onzième Congrès provincial à Valleyfield, du 3 au 5 mai prochain, sous la présidence active de Mlle Laure Gaudreault, de La Malbaie, qui dirige les destinées de la Fédération depuis 1937.

Outre Leurs Excellences Nos Seigneurs Langlois et Caza, respectivement Evêque et Auxiliaire à Valleyfield, qui ont accordé leur haut patronage, d'éminentes personnalités du monde de l'éducation, dont l'Honorable Omer Côté, Secrétaire de la Province, M. O.-J. Desaulniers, Surintendant de l'Instruction publique, M. P.-D. Cossette, président général de la Fédération des Commissions scolaires du Québec, participeront à ce Congrès.

### VOICI UN APERÇU DU PROGRAMME:

Jeudi, 3 mai

De 2 à 8 h. p.m. Inscription des délégués au Séminaire, 169 rue Champlain.

- 3 h. Réunion du Comité Exécutif et du Comité des Résolutions.
- 8 h. 30 Séance d'ouverture: Allocution de Bienvenue - Discours de la Présidente générale - Rapport du Bureau Fédéral.

Vendredi, 4 mai

- 8 h. Messe - Communion générale - Sermon par M. l'abbé L. Bélangier, principal de l'Ecole Normale de Valleyfield.
- 10 h. Solidarité professionnelle: Causerie de Mlle Stéphanette Potvin, présidente de l'Association de Port-Alfred - Forum.
- 2 h. Compétence professionnelle: M. Frédéric Girard, Directeur des Etudes à Valleyfield - Forum.
- 4 h. Conscience professionnelle: M. l'abbé L.-Emile Hudon, D. Th., L.D.C., L. Ph., professeur à l'université Laval, aumônier général de la Fédération.
- 8 h. 30 Séance solennelle sous le haut patronage de Leurs Excellences. M. O.-J. Desaulniers, Surintendant de l'Instruction publique, donnera une causerie sur la collaboration entre l'école et la Famille, et remettra les insignes de Commandeur de l'Ordre du Mérite scolaire à Mlle Berthe Monette, Directrice de l'Ecole Supérieure Ste-Cécile, présidente de l'A.C.I.L. de Valleyfield et vice-présidente générale de la Fédération.

Samedi, 5 mai

- 9 h. Rapport du Comité des Résolutions.
- 11 h. 30 Election des membres du Comité Exécutif.
- 2 h. Etude des Règlements et échange de vues sur la manière de diriger une Association - Experts: Messieurs les Abbés Henri Masson, Aumônier de Secrétaire générale. l'Association de Thetford-Mines et Ph. Laberge Aumônier de l'Association de Portneuf, Québec, Mme Emma Massie, présidente de l'Association des Institutrices de Hull.
- 3 h. 30 Réception à l'Ecole Normale de Valleyfield.
- 4 h. 30 Réunion du Bureau Fédéral.
- 7 h. Dîner de clôture sous la présidence d'honneur de Son Excellence Mgr Langlois, Evêque de Valleyfield. Honorable Omer Côté, principal orateur. Allocutions du Dr O.-E. Caza, Maire de Valleyfield, de M. P.-D. Cossette, président de la Fédération des Commissions scolaires, etc.

Les institutrices manifestent, comme toujours, beaucoup d'enthousiasme, et une soixantaine au moins des 68 Associations affiliées à la Fédération seront représentées à ces assises professionnelles.

Marguerite Gaudreault,

**J.C. DUBEAU**  
ASSURANCES - GENERALES  
VIE — FEU — AUTOMOBILE  
ACCIDENT — MALADIE — FIDELITE  
Etc. - Etc.

Rue Poiré — Téléphone: 83

Ste-ANNE-de-la-POCATIERE

## La Société de Colonisation reçoit M. Joseph Laliberté, agr., de l'Abitibi

Jeudi, le 12 avril, la Société de Colonisation du diocèse de Québec recevait la visite de M. Joseph Laliberté, agronome, colon puis cultivateur dans la paroisse de Ste-Anne de Roquemaure, en Abitibi. Une cinquantaine de membres de la Société, des confrères et des amis du distingué visiteur s'étaient rassemblés dans la salle des professeurs à l'Ecole d'Agriculture pour la circonstance.

M. Joseph Laliberté après ses études classiques, s'inscrivit à l'Ecole d'Agriculture, en 1932; il obtint son diplôme de Bachelier ès sciences agricoles, de Laval, en 1935. Immédiatement après, il partait, armes et bagages pour l'Abitibi, où il s'installait sur un lot vierge. Comme tout colon, il s'y construisit un camp de bois rond, se procura un boeuf de trait et se lança dans le défrichement "mécanisé"... Lorsqu'en 1936, le secrétaire de la Société de Colonisation, M. l'abbé F.-X. Jean, de l'Ecole d'Agriculture, organisa le premier magasin coopératif de la Province, à Ste-Anne-de-Roquemaure, il confia à l'agronome Alphonse Brassard d'un an l'ainé de M. Laliberté, la gérance de cette organisation nouvelle. Une fois M. Brassard revenu dans l'Est du Québec, M. Laliberté continua d'être l'inspirateur du mouvement coopératif en pays neufs.

Dès son cours d'agronomie, Joseph Laliberté caressait le projet de devenir colon, ce qui provoquait le sourire narquois des confrères, et peut-être... des professeurs. Il faut dire aussi qu'il ne s'agissait pas là d'une vocation ordinaire, et que bien rares sont les jeunes hommes qui peuvent sentir un appel de ce genre, après une quinzaine d'années d'études et de dépenses. En tous cas, Joseph Laliberté eut ce cran-là. Inutile de dire que ses connaissances acquises en agronomie proprement dite, en sciences sociales et économiques, lui furent d'un grand secours pour mener à bien les oeuvres nombreuses qu'il a à son crédit, depuis lors.

Les responsables de la fondation de Ste-Anne de Roquemaure attribuent sans la moindre hésitation le succès de cette paroisse à la collaboration, aux années difficiles, de ces trois hommes de choix, M. l'abbé Emile Couture, alors curé, de Jos. Laliberté, colon-agronome, et de Alphonse Brassard, alors agronome au Ministère de la Colonisation.

Une méthode de travail a particulièrement réussi à M. Laliberté: celle de choisir les hommes qui devaient l'assister par la suite, surtout parmi les "opposants", parmi ceux qui étaient capables de manifester un idéal à eux, qui avaient, en somme, quelque chose derrière la tête. Il fallait changer par la persuasion, l'enseignement, ce qui devait être remplacé dans ces esprits; mais aussi quels chefs de file, ayant de l'autorité, du dévouement!

C'est en Abitibi, dans cette paroisse de Ste-Anne de Roquemaure, que fut mise à point la formule des syndicats coopératifs de travail; on la doit à la collaboration étroite de trois hommes: M. l'abbé E. Couture curé, de Jos. Laliberté, agronome-colon, et de M. E. Boutin, colon. Lorsqu'on appliqua les principes de ce syndicat à la construction des granges — qui ont ainsi coûté la moitié du prix ordinaire — on s'aperçut qu'il fallait aller couper du bois, en forêt, et en coopération... De là à avoir l'idée de tenter l'organisation d'un chantier coopératif, il n'y avait qu'un pas, vite franchi. Les experts en coopération qui ont étudié le système n'ont pu faire mieux que s'incli-

ner devant sa perfection; on sait que cette formule relative à l'exploitation de la forêt sera la meilleure sauvegarde et de la forêt et des hommes qui y doivent trouver leur travail.

Inutile de rappeler ici que Joseph Laliberté est un des piliers de l'U.C.C. dont il est président régional pour l'Ouest-québécois, et un des directeurs de la Coopérative Fédérée. Il a pu travailler ainsi, selon un désir de jeunesse, à la formation sociale, économique et agricole des colons et des cultivateurs de son district.

"Les agronomes Brassard et Laliberté ont sauvé la situation", disait d'eux l'abbé F.-X. Jean, secrétaire de la Société de Colonisation du diocèse de Québec, responsable comme on sait, de la fondation de Ste-Anne de Roquemaure, en 1933, avant même l'organisation du plan Vautrin. Et ceux qui ont pu suivre, soit directement, soit par l'intermédiaire du cinéma documentaire, les étapes de cette fondation, en pleine crise économique, alors que chaque colon établi sur son lot avait coûté, la première année, en tout et partout, \$14.00 en argent à la Société, (argent provenant de souscriptions publiques), n'ont pas de difficultés à accepter le jugement.

Le conférencier fut présenté par le Dr René-O. Lachance, son confrère de classe, à l'Ecole: le Dr Lachance sut faire revivre, à sa façon habituelle, c'est-à-dire, d'une façon aimable et pittoresque, les années passées ensemble. Dans une classe où 37 confrères se présentent aux examens finaux, il y a tout un petit monde, varié, coloré et plein de ressources.

Aussi, il évoqua la figure de Jos. Laliberté, ce redoutable joueur oratoire dans les Cercles agricoles et d'Etude (tous deux défunt, depuis); et il n'est pas indiscret de dire que ces discussions se prolongeaient, ou se renouvelaient souvent. Joseph Laliberté avait des principes, et il les défendait en fonçant sur l'adversaire, comme il devait foncer sur les souches, quelques années plus tard.

Ce Joseph Laliberté qui prit la parole est le même homme, mais mûri par le travail manuel et par l'expérience. Habitué à parler aux assemblées, il s'exprime d'une voix puissante, et malgré qu'il se dise très évolué dans sa façon de défendre ses principes, on devine bien qu'il n'en cède que... ce qu'il veut... Il n'a pas le menton défaitiste!

Il rappelle ses expériences de son temps d'étudiant, et de colon. Tout n'a pas été facile, là-bas; il s'est même présenté des circonstances confinantes au tragique. Un jour où une assemblée de syndicat se tenait en sa propre maison, — quatre murs sans division — des colons dont on avait monté la tête, avaient décidé de faire maison nette; oui, de vider sa maison, et de tout jeter dans le chemin, le propriétaire avec le reste! C'est alors qu'on s'aperçut que le "collet blanc" (même colon, il n'échappait pas à ce qualificatif avait sous son collet de l'étoffe du pays. Il fit remarquer au groupe dissident qu'il était chez lui, et qu'il y resterait. Puis, on continua la séance, sous la sauvegarde d'un bijou dont se servent beaucoup les cow-boys du far-West... dans les vues!

Démis plus tard de ses fonctions dans le syndicat, il se soumit à la décision majoritaire, comme c'était son devoir; et il leur offrit quand même son appui, quand ils en auraient besoin... Ils en eurent besoin peu après!



LA  
GAZETTE DES CAMPAGNES  
est publiée à  
Ste-ANNE-de-la-POCATIERE  
par  
FORTIN & FILS.

Abonnements:  
1 an \$2.00  
6 mois \$1.25  
le numéro \$0.05

Directeur: L.-de-G. Fortin.

Il raconta bien d'autres anecdotes de sa vie de colon, d'agronome, de coopérateur. Au sujet des organisations syndicales, il s'exprima ainsi: "Les hommes veulent bien, mais ils ne comprennent pas". "les dames, elles, comprennent bien ce dont il s'agit, mais souvent elles ne veulent pas". Pour réussir en ces domaines, il faut donc convaincre et gagner à la cause, les femmes, d'abord. Et quand elles veulent, les maris travaillent ensuite comme des lions...

Celui qui remercia M. Laliberté fut le Dr. Alarie, qui était "nouveau" à l'Ecole alors que M. Laliberté était finissant. Lorsque ce dernier fut installé sur son lot, dans son camp de bois rond, et au travail, le jeune Alarie, bien que venant de la ville, n'a pas cru hors de propos d'aller faire, en pays neuf, son premier stage agricole; et il s'en vint rejoindre Jos. Laliberté, perdu au milieu de ses souches.

On imagine quelles purent être les impressions de "l'engagé", et aussi qu'est-ce qu'il a dû apprendre du métier, en ces mois de travail ardu sous l'oeil vigilant et féroce des moustiques, sous le soleil ardent, noirci à demeure par le charbon de bois, et les pieds dans l'eau!... C'était un pays où tout était à faire, à commencer par les routes pour y aller. Car, pendant ces années, le grand moyen de transport était la "marine" un grand bac qui se promenait sur le Lac, aux frais de la Société de Colonisation.

Le Dr Alarie décrit le confort du camp, le plaisir de trouver et d'apporter de l'eau potable, et la volupté toujours renouvelée une fois la demi-journée finie, de faire son propre repas, puis de laver sa vaisselle!... Etc. etc... Temps héroïques, évoqués ce soir-là, pour l'édification de tous!...

Un buffet avait été préparé par ces dames; comme toujours réussite parfaite!

L.G.F.

## Un brin de cuisine

### Macaroni au poulet

- 1/2 paquet de macaroni cuit,  
1/2 tasse de crème,  
3 tasses de soupe au poulet,  
2 oeufs cuits durs,  
Muscade râpée, au goût  
(facultatif)  
4 tasses de poulet cuit, coupé en dés,  
Sel et poivre au goût.

Mettez la soupe sur le feu et dès qu'elle est sur le point de bouillir, ajoutez le poulet et le macaroni coupé en morceaux, a crème et assaisonnements. Laissez cuire environ 5 à 6 minutes, puis mettez dans un plat allant au four, et passer quelques minutes au four. Décorez ensuite avec les oeufs cuits durs, tranchés et servez immédiatement.

# NOUS VOILA!!!

Page Etudiante (Faculté d'Agriculture et des Pêcheries)

## NOS FINISSANTS 1950-51

M. ROSAIRE BELANGER, ptre.

"Si dederò somnum oculis meis,  
Et pauperibus meis dormitacionem".  
Ps. 131, IV.

En ce temps-là, il y a 30 ans à peine, l'une des plus belles paroisses agricoles du comté de Kamouraska s'enrichissait d'une nouvelle âme. En effet, Saint-Alexandre était dans l'exubérance et la jubilation car le petit Rosaire souriait déjà à la vie... Nul doute que les plus heureux dans tout cela furent papa et maman Bélanger.

Rosaire "grandissait en sagesse et en grâce" puisque ses études primaires terminées, il commençait son cours classique au presbytère même de sa paroisse natale. L'année suivante, il s'inscrivait au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière et six ans plus tard, Rosaire terminait brillamment ses études classiques avec un beau B.A. et aussi une belle médaille d'argent du lieutenant-gouverneur. On était en 1941.

Mais ces honneurs devaient être pour lui bien peu de choses en comparaison du noble idéal qu'il caressait depuis longtemps: se faire prêtre. Et, pour les cinq années à venir, il sera l'hôte du Grand Séminaire de Québec. Le 26 mai 1945, le regretté cardinal Villeneuve l'élevait à la prêtrise, et, le lendemain, entouré de ses parents et amis, il célébrait sa première messe dans l'église même de son enfance. Quel bonheur pour le nouvel élu d'avoir répondu si généreusement à l'appel divin! Quelle joie pour les parents de goûter déjà à la récompense d'une vie exemplaire et pleine de vertus!

En 1946, l'abbé Rosaire accepte sa première obédience comme vicaire à Saint-Ludger de Rivière-du-Loup. Le nouveau vicaire est certainement sévère, puisqu'après deux mois seulement de vicariat, on le nomme maître de salle, et, professeur de grec et d'histoire romaine au Collège de Sainte-Anne.

En 1947, par bonheur, nous le retrouvons comme confrère à l'École d'Agriculture. Nous disons par bonheur car il nous a sauvé de bien des choses: monopolisant la première place aux examens, il nous a empêché de nous mutiler inutilement; la bourse des "Filles de l'Empire" tapait sur les nerfs, il a réglé la situation; son intérêt durant les excursions de géologie, de botanique, de grande culture, etc. était tel qu'il nous permettait de nous distraire un peu, à l'écart des yeux du professeur; nous nous rappelons le temps où l'abbé avait à sa disposition une vieille bagnole pour "excursionner"... C'était plutôt une voiture horticole propre tout au plus à bercer des citrouilles... Tout de même, elle nous a rendu service, et, à un assez bon compte... Pour tout cela nous lui devons notre estime et beaucoup de sympathie...

L'abbé aime beaucoup voyager. Il est aussi un grand observateur. Son intérêt pour les sciences naturelles est proverbial. Nous l'avons vu aux expéditions géologiques: il sait se faire attendre... Ceux qui ont l'opportunité de lire ses reportages sur son "récent voyage en Europe en déduisent qu'il ne l'a pas fait par snobisme...

L'abbé travaille sans cesse... C'est ainsi que depuis quelques temps il prépare son "mémoire" et pour ce faire, il analyse différents échantillons d'ensilage, à odeur plus ou moins caractéristique... Ce n'est certainement pas des échantillons de fétuque rouge car l'abbé connaît ça, lui, de la fétuque... D'ailleurs, il l'a bel et bien démontré à un certain laboratoire de classification du foin...

En somme, l'abbé a du talent et c'est heureux pour la cause agromomique. Nous lui souhaitons donc tout le succès possible: la classe agricole en profitera immensément.

R. Raymond, IVe Agr.

## L'histoire physique de la terre nous sera-t-elle livrée plus profondément par le fonds des Océans?

Jusqu'à récemment on était plus renseigné sur la formation de la surface de la lune que sur celle de notre planète recouverte par les mers et les océans. En effet, près des trois quarts de la surface de la terre nous sont pratiquement inconnus parce que cette superficie est recouverte par une nappe d'eau très épaisse qui rend ainsi difficiles les observations sous-marines. On rencontre bien des nappes d'eau dont l'épaisseur dépasse de beaucoup la hauteur du Mont Everest.

Mais si les mers et les océans nous découvraient leurs secrets et leur histoire par l'étude de leurs sédiments, il y aurait sans aucun doute plusieurs problèmes océanographiques, géologiques et biologiques qui recevraient une réponse. En effet il y a des endroits où le fond des océans est toujours par-dessus couche, pour devenir le dépôt du record historique des océans. Les cailloux et le sable apportés par les glaces, la boue et la vase apportées par les rivières et les courants marins, et les squelettes des organismes marins qui ont évolué à travers tous les âges constituent ce record.

Prenons par exemple les organismes marins. Ils nous fourniraient de nombreux renseignements tant sur les bouleversements que sur les déplacements sous-marins. Parmi ces organismes, les uns vivaient seulement dans les eaux froides, les autres dans les eaux

chaudes; les uns dans les lagunes peu profondes, les autres dans les profondeurs sans fin des océans; les uns préféraient les eaux douces, les autres faisaient leurs les eaux salées; certains ont vécu il y a plusieurs siècles, d'autres à une époque très récente. Retrouver ces organismes dans les sédiments nous indiquerait tout ce qui s'est passé à ces époques.

Récemment encore, les seuls échantillons obtenus des profondeurs océanographiques ne consistaient qu'en du matériel de surface ne révélant rien du passé. A l'époque des premiers aventuriers marins, on enduisait de suif le dessous d'un poids de sondages. La vase, le sable et les coquillages y adhéraient facilement et on avait alors une petite idée des sortes de fond.

En 1817, sir John Ross essaya une sorte de pinces appelées, "deep sea-clamm" avec laquelle il retira plusieurs livres de vase verdâtre à une profondeur de 6,300 pieds. Il nota aussi la présence de vers et d'étoile de mer, établissant ainsi le fait que la vie existait à de grandes profondeurs.

Toutefois, pour satisfaire aux exigences scientifiques, il fallait tenter d'obtenir une section verticale de plusieurs pieds de sédiments dans sa condition originale afin de lire l'histoire des événements océanographiques. Brooke, de l'Hydrographic Office de la marine américaine, résolut partiellement le problème. Un long tube métallique résistant était fixé verticalement sous un poids. Celui-ci était assez pesant afin de permettre à l'instrument d'atteindre le fond avec une vitesse assez grande pour permettre au tube d'enfoncer. Dès que le poids atteignait le fond, il se dégageait automatiquement et seuls, le tube et son échantillon, étaient ramenés en surface.

L'expédition du H.M.S. Challenger de 1872 à 1876 établit les bases de la science de l'Océanographie telle qu'elle existe aujourd'hui. De sérieuses observations tant au point de vue des sciences physiques que biologiques furent faites.

En 1936, le Dr Charles Piggot, géophysicien américain, construisit une sorte de fusil sous-marin vertical muni d'une charge explosive pouvant dépasser la pression hydrostatique des grandes profondeurs. Cet instrument était un peu plus léger et de manipulation plus facile. On obtint des échantillons dépassant trois mètres à des profondeurs au-delà de 4,000 mètres.

Vers 1932, l'idée vint à Pettersson d'utiliser la pression hydrostatique qui peut atteindre 15,000 lbs par pouce carré à une profondeur dépassant 5,900 brasses au lieu de tenter de la surmonter. Ainsi comme la pression hydrostatique est très grande l'énergie nécessaire serait donc fournie gratuitement. Il s'agit d'un échantillonneur utilisant le vacuum. Le premier fut utilisé en 1939 par l'Institut Océanographique de Guthenburg (Suède). En 1942 on obtint des échantillons dépassant 14 mètres. Par suction, le tube s'enfonça dans le sédiment. La profondeur de pénétration est proportionnelle à la dureté du fond de l'océan. Au moyen de ce nouveau échantillonneur, Kullenberg réussit à obtenir des échantillons de 16 mètres à une profondeur de 650 mètres. Dans les sédiments de plus faible résistance, le record atteint est de 20 mètres, soit environ 65 pieds. Dans un tel échantillon, appelé carotte, il y a sûrement d'intéressantes observations et par ce moyen les océans dévoileront de merveilleux secrets.

Les observateurs intéressés ne manqueront sûrement pas de se servir de toutes leurs connaissances pour déduire tous les principaux événements qui se sont passés il y a plusieurs milliers d'années, et qui sont susceptibles d'intéresser nombre de gens. On espère d'heureux résultats.

D'un autre côté ces recherches ne sont pas seulement de la science pure. L'industrie pétrolière porte toujours un intéressant coup d'oeil sur les résultats obtenus. De plus on rencontre à ces profondeurs des dépôts de métaux des plus intéressants. Le radium, le manganèse, et plusieurs autres métaux d'une très haute valeur s'y trouvent dans une forte proportion.

Richard-L. Séguin, IIIe Pêch.

## Chronique étudiante

Dimanche, 15 avril.— La résurrection du soleil, tant espérée pour cette journée, ne se réalise pas. Toutefois les étudiants iront à la partie de sucre organisée par l'Association des Etudiants. Les arrangements terminés, M. Pelletier met sa cabane à sucre et sa grande maison à la disposition des universitaires pour les assises de cette fête.

Assez à bonne heure, après le dîner, des automobiles dirigent nos amis en compagnie de leur... dulcinée... vers les lieux où ils goûteront à ces délices canadiennes... le sirop, la tire, et le sucre d'érable.

Dame Nature se fait encore plus méchante. A peine le groupe est-il arrivé à la cabane que la pluie l'oblige à s'abriter tant

bien que mal. Tout de même, on savoure les produits de l'érable. Quelques compagnons et compagnes se chargent d'amuser notre gent estudiantine par leur scènes et leurs jeux des plus divertissants...

Le souper est typiquement canadien. Les crêpes, les "beans" et les oeufs, très bien apprêtés et savourés, sont à l'honneur. Cette cuisine appétissante plaît donc beaucoup aux gourmets, et peut-être trop aux gourmands qui mangent avec un entrain indescriptible. Il faut ajouter ici qu'un certain nombre d'étudiants, s'étant gavés de sucreries toute l'après-midi, n'ont pu se délecter que très peu à ce repas.

Puis vient la veillée. Elle est animée tantôt par quelques saute-

ries du folklore, tantôt par des danses carrées très vivantes et très joyeuses. Un bon nombre occupent la soirée par des danses plus posées, plus tranquilles, de nature plus reposantes que les danses carrées. Chacun y va selon ses goûts et ses aptitudes.

Ce n'est là qu'un bref résumé des événements de cette joyeuse fête. De cette réunion intime nous pouvons dire que les étudiants conservent un très bon souvenir.

Lundi, 16 avril.— Levée du corps terrible; les idées sont lourdes et elles ne font qu'ajouter à la pesanteur du corps.

Croyez-le ou non, le soleil s'est montré aujourd'hui. Bien qu'il ne brille qu'à des périodes intermittentes, cela contribue à remonter notre courage à abattre encore une de nos dernières semaines d'ouvrage. Les élèves de IIIe et IVe Pêch. poursuivent une seconde série de cours donnés par M. Fougère, Ph.D. de l'Office des Recherches de Grande Rivière, sur le salage, séchage et fumage du poisson.

Cet après-midi les élèves de IIe Agr. subissent un test sur les engrais chimiques. On voit même quelques zélés étudier avec acharnement les engrais phosphatés, potassiques etc... Souhaitons-leur de fameux résultats, qui combleront leurs désirs.

Mardi, 17 avril.— Grand événement du jour: le soleil nous est revenu pour de bon; ses rayons et sa chaleur ont donné à la nature un air printanier qui influence beaucoup les étudiants. On diagnostique les premiers symptômes de la fièvre du printemps.

Ce soir présentation du film: "La pluie qui chante". Vraiment, à la liste des brillants acteurs on s'attendait à un spectacle encore meilleur; mais que voulez-vous? La plupart des comédies musicales manquent d'intrigue même si elles sont très bonnes.

Mercredi, 18 avril.— Tous les spécialistes du Laboratoire des sols ont assisté à un congrès de leur département à Montréal.

Jeudi, 19 avril.— Quelques étudiants reçoivent une réponse du Service Civil. Les messieurs de ce Service, par la même formule toute faite, expriment leur regret sincère de ne pouvoir employer les étudiants pour cette année en agriculture. "Cela me fait chaud au coeur de voir quelqu'un prendre tant de peines pour moi", me dit un étudiant.

Vendredi, 20 avril.— Le printemps s'installe officiellement dans nos parages. Serait-ce trop tôt...? Nous ne le croyons pas.

Dans une conférence intitulée "Au sommet de l'Ungava", M. René Pomerleau, membre de la Société Royale du Canada, nous entretient du voyage qu'il a fait dans cette région en compagnie de M. Jacques Rousseau. Le conférencier nous fait une monographie détaillée des monts Otish dans le nord du Nouveau-Québec.

Samedi, 21 avril.— Présentation de deux monographies par des élèves de IIe Agr. M. Jacques St-Hilaire nous fait visiter la région des Sept-Iles, et votre humble chroniqueur parle du comté de Montmorency et, plus particulièrement, de la Côte de Beaupré.

Dominique Doyon, IIe Agr.

(NOUS VOILA suite)

## Conférence de presse...

Il nous a été donné dernièrement de rencontrer le nouveau président de l'Association des Étudiants, M. Lucien Breaux, de l'île Pêch. Sans trop s'en douter, notre ami, répondit à un questionnaire discret, avec beaucoup de simplicité et de facilité. Il se révélait, par la même occasion, homme digne des hautes fonctions dont il vient d'être revêtu. Il fourmille d'idées, ce garçon; il a de l'enthousiasme, et je crois sincèrement, qu'avec une collaboration sincère et soutenue il pourra atteindre à quelque chose de concret pour les étudiants...

C'est un étudiant de compagnie agréable, avec un petit accent acadien qui plaît beaucoup. Sans avoir trop participé aux activités de l'École, il se voit hisser à la tête des étudiants. C'est donc dire que seul il ne peut absolument rien. Mais il a cette qualité qui prime l'expérience, il a la volonté et l'ardent désir de faire quelque chose. Secondé par tous, Breaux sera à la hauteur de la situation pour le plus grand bien de tous. Comme il se doit, vis à vis la tâche à accomplir, Lucien a commencé par se tracer un programme pour la prochaine année scolaire. Il est des plus complets, comme nous avons pu en juger nous-même. S'il a, comme nous l'espérons, la collaboration entière et sincère de tous les étudiants, l'École devrait connaître une ère d'épanouissement.

C'est un fait admis que l'on ignore le travail aussi bien de pratique que de recherche qui se poursuit dans cette institution. Le travail intellectuel ne fait pas de bruit; il passe donc inaperçu pour la majorité. Ainsi l'idée d'une exposition à laquelle participeraient étudiants et professeurs, est-elle à point et mérite-t-elle tout notre appui et notre dévouement. C'est une oeuvre d'envergure qui nécessitera une organisation solide et une attention particulière de la part de chacun. Tous les talents seront mis en valeur afin de mettre en relief tous les travaux qui se font dans les divers laboratoires et départements.

Dans le passé, l'École a présenté au public des expositions qui ont fait époque. Celle proposée devrait faire pâlir tout ce qui s'est vu... Souhaitons-le de tout coeur et dans un geste franc, en vrai sportif, disons: "Breaux, tu as notre appui et notre entière collaboration; l'exposition sera un triomphe sans précédent."

## Prochain Congrès général des coopérateurs

À Montréal, les 12 et 13 octobre prochain.

Plus de 2.000 coopératives de 10 secteurs différents et groupant 800.000 sociétaires seront invitées à nommer des délégués au prochain congrès des coopératives de la Province de Québec.

À l'issue de la dernière réunion des membres du Conseil Supérieur de la Coopération, le secrétaire M. Léo Bérubé a annoncé que le douzième congrès annuel tenu sous les auspices du Conseil aura lieu à Montréal les 12 et 13 octobre prochain et qu'il aura pour thème: "pour un programme d'action".

Les participants aux délibérations discuteront d'un projet de constitution de l'organisme fédératif élargi que les coopérateurs entendent former pour continuer et amplifier le travail accompli depuis douze ans par le Conseil Supérieur de la Coopération. Le Conseil groupait jusqu'à maintenant les Fédérations coopératives de secteurs, ainsi que les représentants de diverses institutions universitaires, syndicales, gouvernementales ou s'intéressant à l'enseignement ou à la propagande de la coopération. Ces institutions continueront d'être représentées dans le nouveau Conseil de la Coopération du Québec, mais on y donnera aussi accès à toutes les organisations coopératives locales, régionales et provinciales. Cette transformation permettra à chaque coopérative de mieux démontrer son appartenance au Mouvement Coopératif et de contribuer à l'élaboration de ses politiques générales. La structure projetée permettra en outre de constituer un organisme plus représentatif et partant plus autorisé à parler au nom de tout le mouvement coopératif de la Province.

Si l'on en croit l'enthousiasme manifesté par les coopératives, lors du dernier congrès, pour ce projet, il y a lieu de prévoir une participation record pour les réunions d'octobre. Ces réunions seront sous la présidence de Me René Paré, président du Conseil Supérieur de la Coopération.

Que Dieu lui prête la vie et ce rêve deviendra une réalité de l'année de grâce 1951-52...

Lionel Lachance, 11e Agr.  
Rédacteur.

Ste-Anne de la Poc. (D.N.C.)

Une grande journée d'étude sera tenue, dimanche prochain, à Saint-Aubert, Cté de l'Islet, sous les auspices des Cercles Lacordaire et Ste-Jeanne d'Arc. Le programme de la journée comprend des séances d'étude, Salut du T. S. Sacrement, Récitation du Rosaire à l'Église paroissiale et grande soirée récréative et instructive.

Tous les cercles des paroisses voisines sont cordialement invités à ce ralliement. Les messes seront célébrées à 7.00 et 9½ heures en l'Église de Saint-Aubert. Il y aura sermon de circonstance par M. l'abbé Roland Michaud, vicaire. La Chorale paroissiale fera les frais du chant.

À la salle paroissiale, à 2.00 heures, sera tenu un grand forum. M. Paul-Henri Lecours, président diocésain des Cercles Lacordaire et M. Marius Couture porteront la parole. À 3.30 heures, un Salut du T.S. Sacrement aura lieu à l'Église; à 7.00 heures, il y aura récitation du Rosaire pour tous.

Les Lacordaire et les Jeanne d'Arc de Saint-Aubert avec la collaboration des divers mouvements de la paroisse ont préparé une magnifique soirée récréative et instructive. M. Paul Nadeau, président du Cercle de l'Islet sera le conférencier d'honneur; une comédie "Nos Maris boivent" sera rendue par les Jeanne d'Arc; M. l'abbé Eugène Bernier, aumônier régional du Comté de Kamouraska, déroulera sur l'écran le film "En avant Lacordaire", film en couleur d'une rare beauté réalisé par M. l'abbé Laurent Gagnon, professeur au Collège de Ste-Anne et en collaboration avec les Cercles de La Pocatière. Quelques allocutions seront prononcées par M. Robichaud, responsable, M. Bélanger et le président qui sera élu. M. Paul-Henri Lecours adressera aussi la parole dans le cours de la soirée. M. Joseph Bélanger agira comme maître de cérémonie et M. l'abbé Roland Michaud, aumônier, tirera les conclusions de la journée. Quelques pièces de chants et de piano agrémenteront la séance.

Une invitation spéciale est adressée à tous les cercles des paroisses de l'Islet, de Kamouraska. Toute la population de St-Aubert est invitée à prendre part à ces assises.

## La SOCIÉTÉ HISTORIQUE de KAMOURASKA Le Dr l'INDIENNE

Par C.-E. Rouleau.

Il y a plus de quarante ans, nous quittions le toit paternel pour faire une courte promenade dans quelques-unes de ces belles paroisses du comté de l'Islet qui bordent le majestueux St-Laurent. Nous étions alors en vacances; tous ceux qui ont passé sur les bancs d'un séminaire ou d'un collège, savent que les écoliers consacrent consciencieusement au plaisir ces quelques jours de repos et de loisir. Promenades, parties de chasse et de pêche, visites aux parents et aux amis, en un mot tous les amusements sont employés pour améliorer la santé délabrée du jeune étudiant. Les parents mettent le plus grand empressement à satisfaire les moindres désirs de leurs enfants, qui méritent certainement qu'on leur procure un peu de récréation après une année des plus rudes labeurs.

Donc un beau matin du mois d'août, nous partons quatre écoliers dans une calèche aux ailes jaunes et traînée par un vieux cheval, qui parcourait infailliblement quatorze lieues en quinze jours.

Nous nous acheminons vers Saint-Jean-Port-Joli d'un pas tranquille et lent comme les rois fainéants dans les rues de Paris, avec cette différence que nous sommes transportés par un cheval, tandis que les monarques se payaient le luxe de se faire voiturier par quatre boeufs. C'était plus poétique, n'est-ce pas?

Pourtant, sous le rapport de la poésie, nous n'avons rien à envier à ces riches et à ces puissants de la terre. Le panorama qui se déroule devant nos regards est splendide. Nous venons de quitter la charmante paroisse de Ste-Anne avec son superbe collège et ses élégantes maisonnettes, pour entrer dans le "Domaine" - c'est ainsi qu'on désigne le rang qui longe la grande anse de St-Roch des Aulnaies, depuis le moulin de feu M. Dupuis, ancien Député, jusqu'au village. À notre gauche, nous voyons la paroisse de Ste-Louise, qui par l'effet de la perspective, semble s'adosser au flanc des Allégany, dont les cimes, toujours verdoyantes, se perdent dans la nue. Devant nous, nous avons l'église et le village de St-Roch, qui se mirent dans les eaux limpides du fleuve géant. À notre droite, le St-Laurent, que sillonnent des centaines d'embarcations, s'étend à perte de vue; plus loin, l'Île-aux-Coudres, qui se dresse comme une élégante corbeille de verdure et de fleurs, et ferme pour ainsi dire l'entrée de la baie St-Paul; cette île nous rappelle un souvenir bien cher aux Canadiens-français: l'arrivée de l'intrépide découvreur du Canada, le courageux marin de St-Malo, l'illustre Jacques Cartier. Plus loin encore s'élèvent les paroisses des Eboulements et de la Baie St-Paul si recherchées des touristes pendant la saison des chaleurs. Au fond ou au sommet du tableau, surgissent les magnifiques chaînes de montagnes appelées Laurentides, dont les énormes assises se baignent dans les eaux du St-Laurent.

Après avoir contourné la Pointe St-Roch, la vue rencontre les Piliers, rocher escarpé sur lequel s'élève un phare lumineux qui guide le nautonnier au milieu des ténèbres et de la tempête. Du même coup d'oeil, nous admirons un charmant groupe d'îles, qui attirent l'attention de l'étranger par leur aspect sauvage et pittoresque; nous voulons parler de l'Île-aux-Oies, de l'Île-aux-Grues, etc.

Comme on peut facilement en juger, nous sommes de vrais écoliers dont la curiosité est sans cesse excitée par les beautés qui nous entourent; il nous faut tout voir et tout contempler. Aussi nous avons bien le temps avec notre vieille bourrique, qui sue déjà sang et eau, bien qu'elle n'ait pas encore fait un pas de course. Tout de même nous avançons toujours. Et puis, nous sommes heureux: nous éprouvons de douces et pures jouissances, nous respirons à l'aise, nos forces se retrempe, notre imagination s'échauffe et s'enflamme, notre intelligence se développe en présence des merveilles de la nature, le but de notre voyage enfin est atteint.

Cependant notre voyage n'est pas encore terminé, il nous faut visiter cette paroisse qu'on appelle à si juste titre St-Jean-Port-Joli. Oui, c'est vraiment un joli port, et le parraïn qui l'a ainsi baptisé mérite nos plus sincères félicitations; car il est impossible de redire ici toutes les beautés, tous les charmes, tous les sites enchanteurs qui s'offrent à nos regards quand nous entrons dans cette riche paroisse. La nature s'est plu à verser ses trésors les plus précieux en ces parages pour en faire un véritable paradis terrestre. Tous les voyageurs qui visitent St-Jean-Port-Joli pour la première fois, éprouvent les mêmes impressions, les mêmes émotions que nous avons ressenties nous-mêmes en cette circonstance. Mais trêve à l'admiration, et continuons notre promenade, nous allons dire notre course, avec notre cavale!

À peine avons-nous fait quelques-pas, qu'un de nos compagnons de classe s'écrie: "Ah! regardez à gauche; nous voyons l'emplacement qu'occupait la demeure d'un célèbre meurtrier, l'assassin qui a, pendant assez longtemps, semé le trouble et l'épouvante parmi les paisibles habitants de cette délicieuse reraite".

Cette exclamation subite nous arrache de nos méditations poétiques et nous glace d'effroi. Il nous semble voir le meurtrier devant nous et nous crier: "La bourse ou la vie." Cependant cette frayeur, bien naturelle aux jeunes gens, disparaît bientôt pour faire place à notre sang-froid habituel.

Mais, dis donc, l'ami, de qui veux-tu parler?

Vous vous rappelez sans doute le fameux docteur l'Indienne et sa misérable fin, n'est-ce pas?

Oui, oui, nous répondons en choeur.

Eh bien! c'est là qu'il demeurait, en nous montrant du doigt l'endroit désigné.

(à suivre)

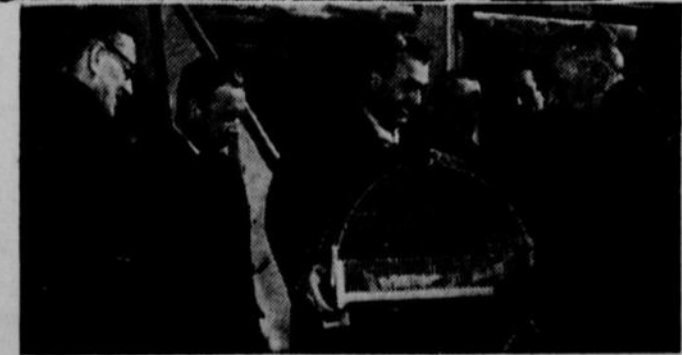
REPONDEZ...

Sous cette rubrique, nous poserons à nos lecteurs des questions sur l'histoire régionale. Beaucoup de gens sont au courant de certains faits et gestes de notre passé local dont la connaissance pourrait profiter à tous ceux qui s'intéressent à notre milieu. Les réponses devront être adressées à la Société Historique de Kamouraska, au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière.

Alexandre Menut fut député de Cornwallis — ancien nom du comté de Kamouraska — de 1796-1804. Qui peut fournir à la Société Historique d'autres détails biographiques?



À l'occasion de l'inauguration de son service Paris-Montréal, Air-Canada, (TCA) a reçu des personnalités politiques et les membres de la presse et de la radio de la quatrième république. Le montage nous fait voir en haut à gauche, M. André Thirion, vice-président du conseil municipal de Paris, épinglant l'emblème de sa ville sur l'hôtesse Hélène Gagnon. À droite, il offre deux elouettes à Montréal. M. Léon Lortie, représentant le maire Camillien Houde, reçoit ce don en présence de M. Raymond Laurent, président de l'Association France-Canada, et l'hon. Edouard Rinfret, ministre des Postes. En bas, à droite, les Parisiens s'adonnent à la "trempe" au cours d'une excursion à une érabièrre de nos Laurentides.



Concert....

(Suite de la page 8)

Dans "Gallia", furent solistes: Mme Ernest Pageau, et Mlle M. Rose Morad. Dans "Lazare", Mlle Marthe Fortin (Rôle de Marthe), Mme Raymond St-Cyr, (Jeannine Bélanger), dans celui de Marie; M. Marcel Daneau, étudiant en agronomie, chantait celui de Jésus, et le Dr Gérard Dal-laire, celui de Lazare.

Venons-en maintenant à la musique elle-même de "Lazare" Elle est difficile, tout au moins pour une chorale d'amateurs. De plus, les solis ont été écrits sans le moindre ménagement envers l'exécutant. Le compositeur a compté que son oeuvre serait chantée par des professionnels, et ne s'est soucié que de produire de beaux effets. Seulement, en pratique, les amateurs qui héritent de telles partitions ont à dominer à la fois et la technique vocale et les entortillements du solfège et de l'harmonie, ce qui fait pas mal de monde à rencontrer du même coup. Ils s'en sont tiré avec honneur, et nous les en félicitons.

Quant à l'ensemble, pendant tout le concert, il s'est distingué par la justesse des sons, un bel ensemble dans l'attaque ou à la fin des phrases, et un beau fondeur, encore que demandant à être un peu plus travaillé. Mais ça sonnait bien, et on peut dire que les quatre voix s'équilibraient bien. Comme dans tous les ensembles non professionnels, il y avait bien, ça et là, des vétilles à trouver: par exemple une voix quelque peu discordante ou dominant les autres; ou bien encore, quelqu'un trop pressé de commencer, ou pas assez pressé de finir. Ce ne sont que des détails, à comparer à ce qui a été accompli et au risque pris en présentant une pièce semblable...

Ces réserves faites, nous croyons donc que la Cantoria a accompli de l'excellent travail, et qu'elle se place parmi les associations chorales capables de faire honneur à des patelins beaucoup plus considérables que le nôtre. Plusieurs visiteurs ont la même impression: la preuve, c'est qu'ils viennent l'entendre. Et ils ont assisté à un concert remarquable.

L'auditoire a observé un silence parfait. Signe qu'on apprécie la musique et ceux qui se font les interprètes de son message. Il n'y a pas si longtemps, lorsqu'un soliste amateur se présentait au piano, ou attaquait la première mesure sur un violon, c'était le signal d'une conversation à voix basse, mais générale. Si l'on avait su à quelle épreuve on soumettait ces pauvres victimes que ces chuchotements privaient de tout moyen, pas une bouche ne se serait desserrée!... Ce temps-là n'est plus. Tant mieux!

Nos félicitations vont premièrement au responsable de ce concert, M. Jean Anctil, directeur artistique, qui s'est imposé un travail énorme. Il en a été récompensé par son succès de mercredi soir, car ce fut une veillée très artistique. Elles vont aux membres de la Calixa Lavallée, solistes et choristes, qui ont honoré, par la performance donnée, la paroisse qu'ils représentaient. Nous voulons signaler, en particulier, la belle part du mérite qui revient à Mlle Suzanne Sirois, accompagnatrice pour avoir apporté aux choeurs et aux solistes l'appui mesuré et discret.

Quant au grand public, contentons-nous de dire qu'il n'était pas là pour marquer sa satisfaction...

L.G.F.

# Les Lauréats du Salon Culinaire 1951

Mardi, le 29 mars, l'Association des Brasseries de la Province de Québec de concert avec le Ministre de l'Industrie et du Commerce et la Mutuelle des Cuisiniers et Pâtisseries, recevait au Cercle Universitaire de la rue Sherbrooke à Montréal en l'honneur des lauréats du Salon Culinaire 1951. Des personnalités marquantes du monde religieux et civil rehaussaient de leur présence l'éclat de cette fête au cours de laquelle de magnifiques trophées, prix, mentions et récompenses diverses furent présentés aux vainqueurs du concours.

Avant de procéder à la remise de ces prix, l'Honorable M. Paul Beaulieu, Ministre de l'Industrie et du Commerce, qui avait bien voulu présider lui-même cette fête, a souligné en des termes fort heureux le vif intérêt que présente le Salon Culinaire et son importance tant sur le plan de la formation des chefs que sur celui de l'industrie touristique. Tout en félicitant les chefs de leur excellent travail, il a exprimé l'espoir qu'avant longtemps notre cuisine provinciale pourra rivaliser avec celles des plus grands pays du monde.

M. Hanson, Président de l'Association des Brasseries, après avoir souhaité la bienvenue aux invités de cette fête et rappelé que c'est à l'Honorable M. Beaulieu que nous sommes redevables de l'heureuse initiative du Salon Culinaire, félicita chaleureusement nos jeunes "chefs" canadiens-français qui ont bien voulu participer à ce concours. "Les brasseurs de la Province de Québec, a-t-il dit, s'intéressent vivement à toute initiative ou mouvement susceptibles de relever le niveau de l'hôtellerie. Nos chefs se sont révélés cette année de véritables artistes et les dignes disciples de la cuisine française". Il a ensuite exprimé l'espoir que le "Salon Culinaire" devienne chez nous une tradition et que des salons soient également tenus un peu partout dans la Province pour donner à notre cuisine régionale un nouvel élan.

Le Palmarès fut ensuite lu par M. Louis Coderre, L.S.C., sous-Ministre et collaborateur dévoué de l'Hon. Beaulieu.

Le premier grand prix, un voyage à New-York, don de l'Hon. Ministre lui-même, fut décerné à Roger Puvilland de "La Sapinière" à Val David; un autre voyage à New-York à l'élève le plus méritant de l'Ecole des Arts et Métiers, section culinaire, mais dont le nom n'a pas été révélé. Voici la liste des autres gagnants: prix hors-concours. MM. Albert Disseren, J. Pellerino, A.-J. Turgeon, M. Caron et M. Roulet; viandes et volailles: 1er prix, ex-aequo, Fernand Bigras du Ritz Carleton, et Benoît Donat, du Club St-Denis; viandes: 1er prix, Ernest Wieland, du Ritz, et 2e, Camille Sardy, du Mont-Royal; jambons: 1er prix, Roland Hogue, du Mont-Royal, 2e prix, R. Dumartin, du LaSalle; galantine et foie gras: 1er prix, A. Pazzl, du Mont-Royal et 1er ex-aequo, Bill Mayer, du Ritz Carlton, volailles; 1er prix ex-aequo Roger Delfour, du Ritz, et M. Villette de la Tour Eiffel; poissons: 1er prix, M. Bataille, du Mont-Royal, Paul Bortch, du LaSalle et Jacques Babouard, du Ritz; originalité: G. Richard, du Pennsylvania; gâteaux anniversaires: Emile Peter, du LaSalle; gâteaux de noces: G. Leclerc, de l'Hôpital Notre-Dame; pâtisseries

françaises: Emile Peter, du LaSalle; pastillages, G. Richard, du Pennsylvania; petits fours: R. Simmen, de Henry Morgan, et Bob White, de la Montreal Athletic Association; friandises et gâteaux: Max Rupp, de Dupuis Frères; hors d'oeuvres: P. Racicot, du Mont-Royal; sandwiches de fantaisie: Roland Turgeon, de l'art culinaire.

M. Henri Georges Gonthier, Secrétaire de l'Association des Brasseries, avec son affabilité coutumière, se dépensa sans compter pour assurer le succès de cette fête dont se souviendront longtemps tous ceux qui ont eu le plaisir d'y assister.



Ces photographies furent prises mardi, le 19 mars dernier, au Cercle Universitaire, à Montréal, lors de la réception donnée par l'Association des Brasseries de la Province de Québec, de concert avec le Ministre de l'Industrie et du Commerce et la Mutuelle des Cuisiniers et Pâtisseries, en l'honneur des lauréats du Salon Culinaire 1951.

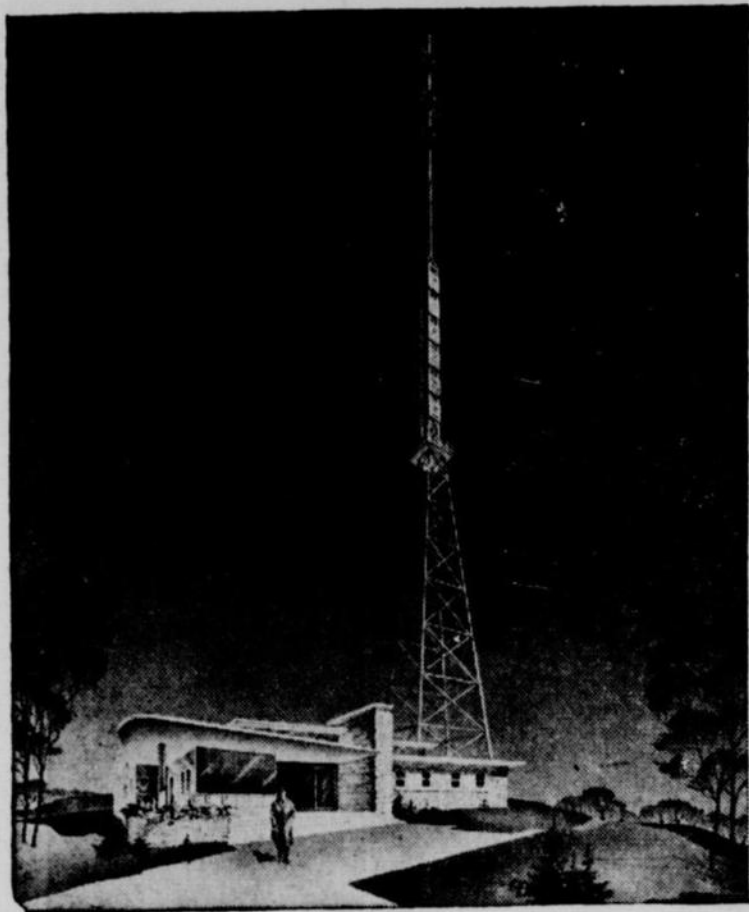
Dans la photo du haut nous voyons M. H. Hanson président de l'Association des Brasseries du Québec, qui annonce la remise des prix aux lauréats du concours.

Au centre, un groupe d'invités admire le buffet

lors de la réception au Cercle Universitaire. De gauche à droite: M. Ed. Rivard, président de la Commission des Liqueurs de la Province; M. Hanson, président de l'Association des Brasseries du Québec; Mme Marcel Puvilland; l'hon Paul Beaulieu; Mme Hanley et M. Henley, représentant S. H. le maire Camilien Houde.

La photographie du bas nous montre quelques uns des lauréats du Concours d'Art Culinaire 1951 autour de l'hon. Paul Beaulieu. A l'extrême droite: M. Henri Georges Gonthier, secrétaire de l'Association des Brasseries du Québec.

## Les plans de la tour de Télévision du Mont-Royal



Le Directeur général de Radio-Canada, M. Augustin Frigon, a rendu public, ces jours derniers, les plans du projet de télévision sur le Mont-Royal que Radio-Canada soumet aux autorités municipales. Les architectes de Radio-Canada se sont efforcés d'harmoniser l'immeuble de l'émetteur ainsi que la tour aux beautés naturelles de la montagne. L'espace total dont Radio-Canada a besoin mesure 100 x 150 pieds. L'immeuble proprement dit, genre chalet, consistera uniquement en un sous-sol et un rez-de-chaussée pour loger les nouveaux émetteurs de TV et ceux de FM qui se trouvent sur l'Edifice Keefer depuis plusieurs années.

La tour, qui mesurera moins de 300 pieds, aura une base de 40 x 40 pieds. Au sommet, l'antenne du premier poste de TV. Ensuite, les deux antennes de FM. Puis un espace réservé à l'expansion.

Les studios de TV sont actuellement en construction derrière l'Edifice Radio-Canada dont l'ouverture officielle a été fixée au vendredi soir 18 mai.

C'est à la suite d'études minutieuses qui ont duré près d'un an que les ingénieurs de Radio-Canada ont suggéré cet emplacement sur le Mont-Royal comme étant le seul endroit susceptible de garantir à la population métropolitaine un service de TV supérieur qu'elle ne saurait avoir autrement. Les autorités de l'aviation civile ont limité la hauteur de la tour en vue de protéger les voies aériennes.

L'emplacement choisi se trouve sur un plateau situé derrière le chalet du Mont-Royal. Le premier émetteur de TV que Radio-Canada doit utiliser est en entrepôt à Montréal, attendant que l'immeuble soit construit.

Les premières démarches de Radio-Canada pour obtenir les autorisations nécessaires remontent à 1944. Ce n'est que ces jours derniers que le gouvernement provincial a finalement autorisé la ville de Montréal à placer un terrain à la disposition de Radio-Canada. Il reste encore à obtenir le permis de construction de la Cité.

Les autorités de Radio-Canada calculent qu'à moins d'imprévu, tel la rareté des matériaux, les premières émissions expérimentales de TV devraient être diffusées environ un an après qu'on aura donné le premier coup de pelle.

M. Frigon a profité de l'occasion pour répéter que Radio-Canada n'a jamais demandé — ni même désiré — de monopole sur la montagne. Les raisons techniques et autres qui, dit-il, font de la montagne l'endroit idéal d'où diffuser de la TV, valent également pour tous les intéressés. Si les autorités de l'aviation avaient permis la construction d'une tour sans limite de hauteur, il aurait été possible de placer tous les postes sur le même pylone, a-t-il ajouté. Malheureusement, une tour de 300 pieds telle que Radio-Canada se propose de construire ne peut pas accommoder plus que les services de TV et de FM du réseau national.

## Assurance Chômage

C'est une impression fautive que celle qui veut que les chômeurs vivent aux dépens des autres, par le truchement de la Loi d'Assurance-Chômage. Car c'est un des principes que la Loi observe, que d'exiger que celui qui demande des prestations d'Assurance-Chômage, prouve d'abord qu'il appartient au marché actuel de la main-d'oeuvre. Pour faire cette preuve on lui demande de démontrer qu'il a travaillé récemment un nombre minimum de jours dans un emploi assuré sous le régime de la Loi.

La première condition statutaire exige que cette personne assurée, devenue sans travail, et qui réclame des prestations, prouve qu'elle a contribué au moins 180 fois à la caisse d'assurance depuis deux ans, et cela veut dire aussi qu'elle a travaillé au moins 180 jours; et des 180 contributions, il faudra au moins que 160 aient été versées depuis un an ou 45 depuis six mois c'est-à-dire qu'on exige que la preuve soit faite d'une récente histoire de travail.

Nous ne sommes pas satisfaits de savoir qu'un homme a déjà travaillé, ni même qu'il a déjà été assuré dans un passé lointain; non plus que nous ne serions satisfaits de savoir qu'il vient de travailler pour une courte période.

Si on constate de plus le caractère franchement saisonnier ou à peu près saisonnier, d'un grand nombre d'occupations au Canada, et si on consi-

## Lettre de....

(suite de la page 8)

Les Libanais sont tous catholiques et très attachés à Rome. Nous avons causé avec quelques séminaristes de rite oriental. Au Liban, qui fut sous le protectorat français, jusqu'en 1946, c'est le français qui se parle le plus. Mais l'influence française semble avoir été remplacée par la domination économique américaine. A Beyrouth comme à Tripoli, et comme dans tous les pays visités, on ne voit que Fords, Plymouths, Chryslers, etc... Shell, Mobiloil, toutes les marques de gazoline, et l'éternel... Coca Cola! On s'achète du Vic, du Colgate, de la gomme Spearmint, etc... Et tout le monde se jette à genoux devant un dollar américain, y compris les Anglais!

Si jadis on visitait ces pays à dos de chameau, il serait difficile de le faire aujourd'hui, car ils sont aussi modernisés que les nôtres. La plupart des routes sont meilleures, car la gelée et le froid ne sont pas là pour les défaire.

A Beyrouth, c'est un vacarme de claquesons; on dit qu'il y a une automobile par 10 personnes. En face de l'Hôtel passent d'antiques petits chars, un peu ridicules dans leur "démarche"; ils avancent... quand la voie est libre! J'ai franchement l'impression qu'on pourrait actuellement vivre n'importe où sur la terre sans se sentir trop dépaycé. Avec le français et l'anglais, on s'exprime partout. Nos Italiens du groupe qui ne parlent que l'Italien sont obligés de s'humilier assez souvent depuis quinze jours et de nous demander de traduire! Ça nous amuse.

Nous visiterons la ville demain. J'ai l'intention d'aller à l'Université Catholique des Jésuites. A 2 heures, nous nous embarquerons sur le "Pace" pour l'Egypte. Je vous écrirai en arrivant à Alexandrie. J'espère que mes lettres vous sont parvenues. J'en ai écrit une à Athènes, une autre à Nazareth, deux autres à Jérusalem, et celle-ci à Beyrouth. J'aurais aimé les faire encore plus complètes, car il y aurait tant à conter et je me défie de ma mémoire, après... 6 mois! Tout le groupe est enchanté. Mes ressources m'ont empêché d'acheter tous les souvenirs que j'aurais pu me procurer. Mais le voyage n'est certainement pas coûteux pour tout ce que l'on nous a montré.

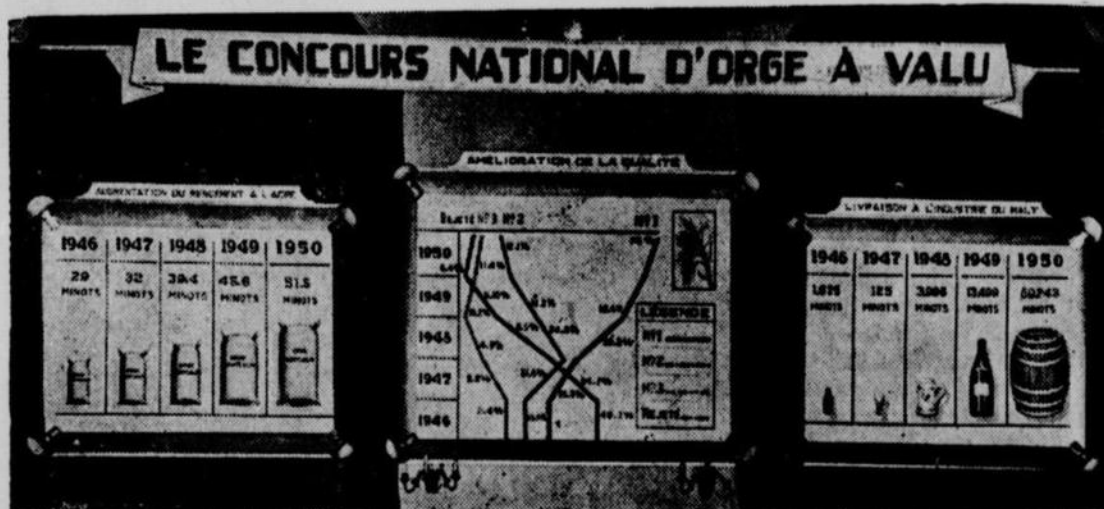
Bonne santé à tous. Votre pensée me suit partout. J'encourage tous ceux qui le peuvent à tenter la même aventure. C'est tout un monde déjà connu par les livres qui s'incarne et prend vie.

La santé est meilleure qu'à Jérusalem. Bien vôtre en N.-S.

Alphonse (Fortin), ptre.

tate aussi le grand nombre de rente à même la caisse d'assurés-travailleurs marginaux qui rance-chômage mais encore que font normalement partie de la le travailleur consciencieux force ouvrière, il faut conclure qu'il aura lui-même, dans bien des cas, à faire un effort réel pour professionnel n'a aucun pour rencontrer les exigences ne chance de s'organiser une minimums de la Loi.

## RESULTAT SANS PRECEDENT DES CONCOURS D'ORGE



"Ce tableau qui ornait la salle du banquet offert par l'Association des Brasseries du Québec aux gagnants de 1950, permet de juger de l'augmentation régulière du rendement à l'acre de l'orge depuis le début du concours."

En ce temps de vie chère, il importe plus que jamais d'élargir la marge entre le coût de production et le prix de vente; c'est ce qu'ont fait les cultivateurs qui ont pris part aux concours d'orge en ces dernières années. N'a-t-on pas vu en effet chez ces concurrents le rendement à l'acre de l'orge passer de 29 minots en 1946 à 51½ minots en 1950. De tous les facteurs qui ont contribué à cette augmentation de rendement, l'emploi de semence de haute qualité passe au premier rang.

L'industrie ne peut rester indifférente au progrès de l'agriculture et doit même contribuer à ce progrès par des encouragements divers en créant de l'émulation entre producteurs.

Pour la sixième année consécutive, un concours d'orge de brasserie sera organisé dans la province de Québec sous les auspices de l'Institut pour l'amélioration de l'orge et en coopération avec l'Association des Brasseries du Québec, les ministères fédéral et provincial de l'Agriculture.

Comme dans le passé, ce concours est ouvert aux cultivateurs résidant dans les comtés situés à l'ouest d'une ligne imaginaire traversant de Trois-Rivières à Richmond.

Pour être éligible au concours, il faut avoir signé une formule d'adhésion au bureau de son agronome et ensemençer au moins

cinq arpents de l'une ou l'autre des variétés Montcalm ou O.A.C.-21; il faut, de plus s'engager à nettoyer une quantité d'au moins 40 minots de cette récolte.

Un montant de \$1,120.00 est offert en prix aux sept gagnants de chacune des sept régions qui seront délimitées par le comité.

Les deux premiers prix de chaque région auront de plus le privilège de se disputer une somme de \$400.00 offerte par le ministère provincial de l'Agriculture aux cinq meilleurs exhibits.

On pourra se procurer une formule d'adhésion et copie des règlements de ce concours en s'adressant à son agronome.

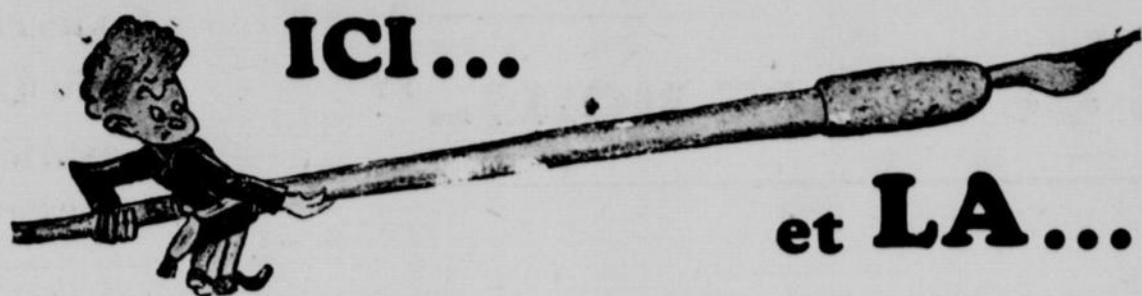
**Sirois, Caron, Renaud, Corriveau & Cie.**

Comptables Agréés

QUÉBEC, P.Q. - JONQUIÈRE, P.Q.  
MONTMAGNY, P.Q. - RIVIÈRE du-LOUP, P.Q.

76, Rue St-Pierre, Québec.

TéL.: 5-7104



**Les pêcheurs du Québec en pleine crise. Le problème est-il insoluble?**

Trois mille pêcheurs des Iles de la Madeleine ont adressé deux requêtes aux gouvernements fédéral et provincial. Plusieurs hebdomadaires et quelques quotidiens, dont le Devoir, ont commenté leur situation déplorable.

Cependant, il ne faudrait pas croire que cette crise dans l'industrie de la pêche soit limitée aux seules Iles de la Madeleine. Jetez les yeux sur le Bas-Saguenay, le problème y est identique sinon pire; pensez aussi aux requêtes des pêcheurs gaspésiens, adressées à Ottawa en juin 1950.

Ne nous faisons pas d'illusion. la crise est générale; elle n'est pas seulement passagère, elle est un état permanent. C'est un fait hydro-biologique que la pêche suit un cycle assez rigoureux; de même le revenu du pêcheur subit des hausses et des baisses. Durant les mauvaises années le pêcheur fait des dettes, durant les bonnes, il les rembourse: en moyenne il "crève la faim", comme il se plaît à dire. Rares sont les pêcheurs à l'aise.

Nos pêcheurs sont actuellement en pleine crise. La chose est facile à comprendre: comparons les années de pêche 1945 et 1951...

	1945	1951
Indice du coût de la vie: .....	115	179.7
Indice du coût des agrès de pêche: .....	100	226.
Indice du prix du poisson au pêcheur: .....	100	53.

La morue constitue le principal revenu de nos pêcheurs. A la fin de la guerre ils en ont reçu \$4.06 le cent lbs (1945); l'an dernier, environ \$2.15. Il sera toujours vrai de dire que le poisson est une source de protéine à bon marché. Or la tendance du coût de la vie et des agrès de pêche est à la hausse. C'est une crise sérieuse. Le problème est-il soluble? Oui, si...

Je pose deux conditions primordiales:

- 1— Qu'on soit enfin décidé à le solutionner;
- 2— Qu'on aborde le problème sous son angle véritable.

Laissons de côté la première condition, et abordons la seconde. Sur le sujet, je vous cite un exemple tiré des grandes manchettes de journaux: l'échec de la conférence des grandes puissances.

La conférence a manqué son but, pourquoi? Parce qu'on est parti de principes discordants.

D'où l'importance de saisir le problème tel qu'il est. Trop souvent nous l'abordons avec des vues personnelles, avec des yeux qui

sont nôtres. Le malheur est que nous en bornons l'étude à l'aspect économique.

La chose est justifiable. Mais encore, ne faudrait-il pas oublier que derrière tout problème économique se place un problème humain. L'homme n'est pas fait pour l'économie; mais l'économie pour l'homme. L'aspect humain est primordial; il est le seul qui conduise à une solution adéquate.

Que l'on connaisse bien les conditions de vie du pêcheur, ses besoins et ses misères. Que l'on apprenne surtout à voir ses problèmes avec des yeux qui soient les siens. A cette condition, on les saisira par le bon bout, et on pourra s'attaquer ensuite au point de vue économique. Je suis convaincu que la solution surgira alors claire et définitive.

Cet article n'a donc qu'un but: faire ressortir l'élément humain du problème. Que l'on regarde les problèmes concernant le pêcheur avec des yeux qui soient les siens; sinon la solution est impossible.

M. Bélanger.

(A Pleines Voiles)

**Les 10 commandements de Lincoln**

Tous les députés, tous les chefs de syndicats ouvriers, tous ceux qui étudient les différents régimes politiques devraient savoir par coeur les dix commandements de Lincoln que nous avons traduits pour vous:

1. On ne peut avoir la prospérité en méprisant l'épargne.
2. On ne peut fortifier les faibles en affaiblissant les forts.
3. On ne peut espérer avoir des hommes forts en faisant disparaître les puissants.
4. On ne peut aider le salarié en ruinant celui qui paye salaires.
5. On ne peut encourager la fraternité humaine en encourageant les haines de classe.
6. On ne peut aider le pauvre en détruisant le riche.
7. On ne peut établir de sécurité solide sur de l'argent emprunté.
8. On ne peut éviter les embarras en dépensant plus qu'on ne gagne.
9. On ne peut former le caractère et le courage en privant l'homme de son initiative et de son indépendance.
10. On ne peut aider ses semblables en faisant pour eux ce qu'ils devraient et pourraient eux-mêmes accomplir.

**Ce qu'a coûté la guerre**

32,000,000 de jeunes gens morts aux champs de bataille.

15,000,000 à 25,000,000 de jeunes, vieillards, enfants, tués dans les raids aériens.

26,000,000 tués: camps de concentration en tous genres.

29,500,000 personnes blessées ou mutilées.

21,245,000 personnes sans foyer et sans biens.

45,000,000 personnes déplacées, (Allemagne, Europe Centrale, Extrême-Orient, etc.)

30,000,000 logements réduits en poussière.

15,000,000 de personnes sans abri (on loge dans des camps, dans des caves, sous la tente.)

1,000,000 d'enfants sans parents.

La guerre de 39 à 45 a coûté 375 milliards de dollars-or, (3 fois plus que celle de 1914-18.)

(Chiffres fournis par l'O.N.U.)

**Connaissez-vous?..**

— Une compagnie d'assurance qui offre une réduction de prime aux ivrognes?

— Un homme qui ait perdu sa position parce qu'il était tempérent?

— Une femme qui puisse dire: "Mon homme ferait le meilleur des maris si seulement il était capable de prendre un coup"?

— Un chauffeur qui conduise plus sûrement son automobile lorsqu'il est en boisson?

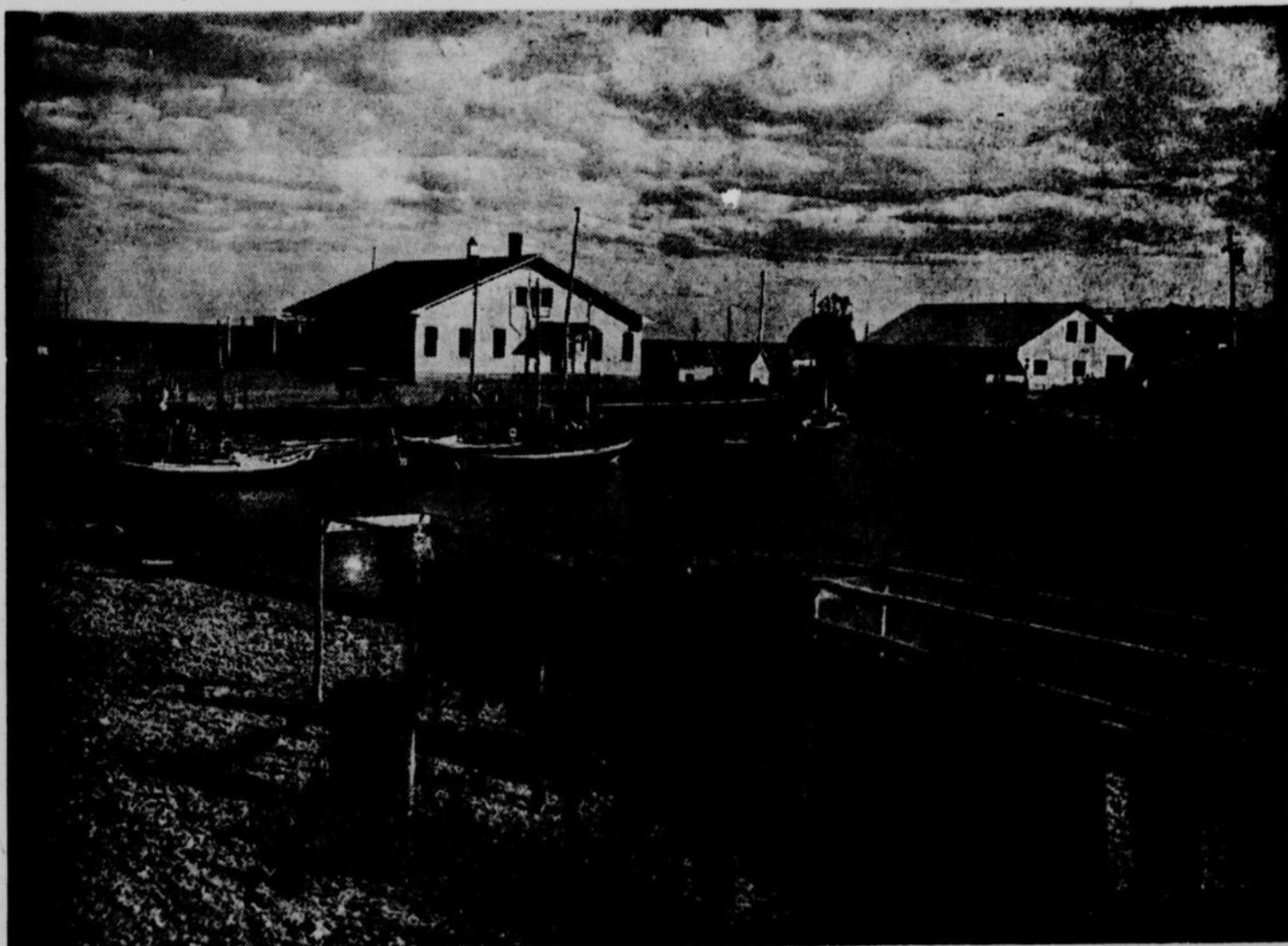
— Un contremaître plus populaire auprès de ses employés parce qu'il boit?

— Un enfant qui se plaigne parce que son père n'entre pas ivre à la maison?

— Un meurtrier qui avoue que l'abstinence l'ait conduit au crime?

L.S.C.

**HAVRE de PECHE en GASPESIE**



Dans chacun de ces villages de pêcheurs qui font le charme de la Gaspésie, l'activité se déroule toute entière autour de l'Entrepôt Frigorifique du département des Pêcheries. C'est là que les prises de poisson destinées aux marchés frais sont entreposées immédiatement après avoir été traitées par des équipes qui travaillent 24 heures par jour durant les mois d'été afin d'accélérer l'entreposage. C'est ainsi que les produits marins du Québec sont livrés à l'Entrepôt Frigorifique de l'endroit quelques heures seulement après leur capture et qu'ils conservent toute leur saveur. Le Département provincial des Pêcheries possède et maintient en opération sur notre littoral maritime 50 de ces Entrepôts Frigorifiques comme celui reproduit à gauche que l'on voit à Ste-Thérèse de Gaspé avec l'atelier de préparation et de classification à droite. Ces Entrepôts ont une capacité d'entreposage de 14 millions de livres de poisson et un outillage qui permet une congélation ultra-rapide à une température de 25 degrés F. sous zéro.

## Nouvelles de "chez nous.."

### Concert de la Cantoria Calixa-Lavallée

Mercredi soir, dans la Salle du Collège de Ste-Anne, la Cantoria Calixa Lavallée donnait son douzième concert annuel. Environ 150 personnes y sont venues, dont une bonne proportion des paroisses environnantes. Y assistaient aussi les élèves de la Grande Salle et plusieurs prêtres de la maison. Auditoire très enthousiaste et compréhensif.

D'où vient ce manque d'intérêt du public pour un tel concert ?

On pourrait d'abord noter que le cinéma accapare quatre soirées de la semaine sur sept; et même le dimanche, il y a un programme double. Ceux qui ne veulent rien manquer de ce qui se passe sur l'écran de l'Ecole ou de la salle municipale ont donc à déboursier \$1.40 par semaine, \$2.80 s'ils sont accompagnés. Or, mercredi soir, le 25 avril, il y avait un programme de cinéma à la salle municipale. Et il est certain que ce spectacle a attiré une partie du public.

Mais ça ne suffit pas à expliquer un désintéressement aussi général vis-à-vis d'une société chorale capable de faire l'envie de toute paroisse ou ville de la Rivestud, et d'ici pas mal loin... Serait-ce dû au fait que nul n'est prophète en son pays? Bon, ajoutons cela aux excuses possibles.

Et puis, prétend-on, "ces programmes sont trop sévères. On n'y donne que des grands "machins" compliqués que le public n'est pas capable de comprendre." Entendons-nous. Disons d'abord que le public est apte à comprendre, pour peu qu'il ne s'avise pas que c'est impossible. Mais disons ensuite qu'il ne vient pas aux concerts, et qu'il en donne cette raison...

Voilà pourquoi hier, on n'a vendu que 150 sièges environ, à ce beau concert.

Un mot maintenant du programme. "Ouvrez vos portes éternelles", de Gounod, est une composition dans le plus pur style populaire. "Gallia", de même. Car Gounod est toujours resté l'auteur de "Faust" de "Roméo et Juliette", etc., et donc d'une musique plutôt romantique, passionnée et plus agréable que profonde. Dans "Gallia", par exemple, les couplets "Ces tribus plaintives" et "Jérusalem", pour n'en citer que deux, n'ont rien de révolutionnaires! Mais ils sont bien agréables."

La Résurrection de "Lazare", scènes religieuses et mises en musique par Raoul Pugno, offre une musique plus particulière, de nuance moderne, et un peu déroutante pour les non initiés aux harmonies contemporaines. De plus, "Lazare" abonde en récitatifs; ce n'est même que cela, avec des airs pour solistes, duos et trios, encadrés dans une introduction et un finale pour Grand Choeur.

Les solistes ont donc porté le poids de cette partie du programme. Ceux-ci, dames et messieurs, ont fait preuve de musicalité, mais plus chez ces dames... Les études musicales sont d'un grand secours et rendent les exécutants plus libres de se donner à l'interprétation, au phrasé, aux nuances de la musique. Cela ne veut pas dire que les solistes du sexe fort n'ont pas bien rendu leurs parties difficiles et exténuantes; mais nous pouvons, sans froisser personne, attribuer plus de fini dans le rendement aux artistes du beau sexe.

(suite à la page 5)



Damas, en Syrie, le 26 mars, (lundi) 1951.

Mes très chers parents,

Nous avons quitté Jérusalem, ce matin. Dure journée d'automobile! Partis à 9 heures, nous arrivons à l'Hôtel de Damas à 7h.30, ce soir. Auparavant, je vois terminer le compte rendu de la journée de dimanche. A l'hôtel, hier, grand dîner: nous avons mangé l'agneau pascal. Pour un hôtel arabe, de ce temp-ci, c'était assez bien. Je vous ai parlé déjà de la messe pontificale de neuf heures. Je n'y suis allé que quelques minutes; il faisait très froid. Le courant d'air tournait mes feuilles de bréviaire. Cependant, j'ai eu le temps de goûter le bonheur d'être autour de ce tombeau d'où Notre-Seigneur est sorti glorieux. A trois heures, nous partons pour Emmaüs; par un chemin détrempe par la pluie nous arrivons à ce petit village totalement musulman. Les Franciscains y possèdent une église splendide avec un collège pour les jeunes arabes. Sur l'endroit de la maison du disciple Cléophas, nous lisons l'Evangile, si détaillé de l'épisode local. Nous trouvons les disciples bien vaillants de retourner à Jérusalem, le soir même, car nous sommes à trois quarts d'heure en automobile. Cette visite est une de celles qui m'ont impressionné davantage. De retour à l'hôtel, nous commençons à préparer nos bagages. En un sens, nous sommes contents de partir, car l'hôtel n'est pas très confortable: nous sommes quatre par chambre; il fait froid. On a de la misère à trouver un coin pour prier.

Ce matin, adieu à Jérusalem! "Que ma langue se dessèche, si je t'oublie!" En route pour la Mer Morte et Jéricho! Nous descendons sans cesse. A la Mer Morte, nous sommes à 1,200 au-dessous du niveau de la mer. La pression atmosphérique varie tellement que pendant quelques minutes, nous devenons un peu sourds. Les oreilles nous font mal. On s'y adapte. Et la Mer Morte? C'est un grand lac de 25 milles de long. L'eau n'est point noire, ni boueuse, ni soufrée; mais elle est très salée: 25% de sel. Je m'y suis lavé les mains. C'est un sel qui brûle, si on n'a pas la précaution de se passer les mains à l'eau douce après. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le Jourdain s'y déverse continuellement, sans que le niveau de la mer monte. L'évaporation, très forte, absorbe le surplus d'eau.

Nous jetons un coup d'oeil à la Fontaine du prophète Elisée, à Jéricho, saluons les Scouts arabes catholiques de Jérusalem, que nous avons entrevus quelques fois et qui furent très chics pour nous. Ils portent le mouchoir arabe au lieu du chapeau. Ils sont bien gentils. Il est si rare de voir un Arabe bien lavé et bien mis, qu'on le remarque!

De Jérusalem à la frontière de Syrie — 250 kilomètres — (150 milles environ) ce n'est que montagnes arides et plaines désertes. Aucune verdure. Le royaume d'Abdullah a une piètre mine. Pourtant, il me semble que les ingénieurs agricoles pourraient faire quelque chose, s'ils voulaient et si les Arabes étaient plus intéressés à la culture.— Le dîner se prend à Ammam, capitale et résidence du roi. C'est une ancienne ville, célèbre du temps des Romains, qui se modernise à la façon orientale. Le trajet fut plutôt monotone et gâté par deux heures d'attente à la frontière. Ces formalités de frontière, quand elles se prolongent, ont le don de nous rendre un pays moins sympathique, et surtout quand elles nous font perdre deux heures de clarté. Enfin, on nous laisse passer.

De la frontière à Damas, nous suivons une grande route droite, sans côtes, dans une vaste plaine qui, pour la première partie, du moins, nous paraît très fertile. C'est le gouvernement qui l'exploite. Mais le jour tombe et l'on ne peut plus rien voir, malheureusement. Le guide, cependant, nous dit que le désert reprend avant Damas.— Enfin, nous entrons.

Damas, c'est une ville de 500,000 hommes. Le premier contact est sympathique. Nous sommes si fatigués que nous nous empressons de souper et de nous coucher. Le souper était bon, mais apprêté à l'orientale... c'est-à-dire que ça pique un peu! Notre hôtel est musulman; au-dessus de ma chambre est inscrite une phrase du Coran, en arabe puisque la langue du pays, comme celle du Coran est l'arabe. En voici le sens: "Celui qui est bon fait le bien"... Pas si mal!

Mardi, 27 mars 1951.— Messe à l'église des Franciscains. Beaucoup de gens assistent au mois de St-Joseph; je suis édifié de leur piété. Après déjeuner, on nous conduit à la maison d'Ananie, là où Saint Paul fut guéri de sa cécité, après sa chute sur le Chemin de Damas, un peu en dehors de la ville actuelle. Nous visitons aussi les ruines du mur d'où il fut descendu dans un panier, par ses amis, pour échapper aux gardes de la ville qui voulaient s'emparer de lui. Ce sont des souvenirs très chers au coeur des chrétiens, puisque St-Paul a joué dans l'Eglise un rôle unique. On se rend ensuite à la grande mosquée construite dans une cathédrale catholique bâtie jadis par Constantin, en l'honneur de saint Jean-Baptiste; les Turcs s'en emparèrent et la transformèrent. Quelle magnifique église ce serait pour nous! Comme pour toutes les mosquées, on en admire la tenue..., mais on en remarque aussi la froideur. Je suis

heureux de cotoyer des musulmans. Je m'en faisais une idée tout autres; on voit pourquoi ils sont difficiles à convertir.

La visite de Damas n'est pas complète sans une tournée dans les bazars. Les Syriens m'ont paru plus travailleurs que les Palestiniens. Ils ont un étalage inimaginable de marchandises à vendre; il faut voir les tissus qu'ils fabriquent, par exemple des tissus brodés ou tissés de fils d'argent, pour \$4.00 la verge, leurs travaux de marquetterie, leurs bijoux, etc... Je me suis demandé s'il y avait plus d'acheteurs que de vendeurs! La Syrie à 3,000,000 d'habitants, dont 500,000, le sixième, demeure à Damas. La ville est belle, de caractère tout à fait oriental, c'est-à-dire d'une civilisation, une vraie mais différente. En traversant ses rues, je me disais que ceux qui partent d'ici pour demeurer chez-nous, doivent avoir autant de difficultés à s'adapter que j'en aurais moi-même à le faire ici. Je n'ai pas réussi à saisir de quels éléments se compose ce pays, comment les Syriens se distinguent des Arabes et des Turcs. Je me propose, à mon retour, d'en causer avec mes coparoiens originaires d'ici. Damas m'a beaucoup intéressé, comme toute la Syrie. Les gens sont sympathiques, aucunement importuns pour le touriste; il y a beaucoup de pauvres Arabes chassés de la Palestine. Le pays que j'ai continué à traverser, jusqu'au Liban, m'a réellement charmé. Il est élevé, d'un climat plus frais, bien pourvu d'eau et de richesses naturelles. Il corrige la mauvaise impression laissée par la Transjordanie.

La police de Damas est très active; notre taxi a attrapé quelques amendes en très peu de temps! Tous les gens marchent dans la rue; on croise les ânes, les autobus, et rien que des automobiles américaines. C'est ici en Orient que l'on constate la force des Etats-Unis, et pourquoi... et les automobiles sont rares au Canada.

A trois heures, nous passons la frontière du Liban; les douaniers sont sérieux! Cette fois, nous entrons dans un pays merveilleux. Entre deux rangées de montagnes, s'étend à 3,000 pieds au-dessus de la mer, une plaine magnifique et très fertile. Nous faisons un détour pour atteindre au fond de cette plaine la ville célèbre de Baalbeck — cité du dieu Baal — (ou Héliopolis, pour les Grecs, "ville du Soleil"). Nous y voyons les plus belles ruines de temples romains, comme on n'en voit pas même en Italie. C'est une montagne de roc que l'on a transportée. Il s'agissait, pour Rome, de gagner ces gens à l'Empire; on leur avait construit des temples d'une beauté, mais aussi d'une grandeur, que pas un édifice n'approche. C'est certainement une des merveilles du monde, quand on pense aux moyens qu'ils avaient dans ce temps-là. Des pierres comme celles que l'on a utilisées pour la base, il ne s'en transporte plus.

Puis, nous nous rapprochons de la mer. A 7h. 30, après être descendus pendant une heure dans les montagnes, nous touchons Beyrouth, le port de mer du Liban, sur la Méditerranée. C'est une très grande ville. Je vous en parlerai demain, quand je l'aurai vue. Bonsoir, il faut nous reposer un peu, car les journées sont pleines.

Beyrouth, mercredi, 28 mars.— On va de merveilles en merveilles. Nous sommes allés voir les fameux cèdres du Liban, à une centaine de milles d'ici, dans le Nord. Nous avons longé la Méditerranée jusqu'à Tripoli, contrée pittoresque et riche; plantations d'orangers, de bananiers, d'oliviers, dans un décor de montagnes dont les pics sont souvent couverts de neige. A Tripoli, nous montons pendant une heure et demie, sur une route très moderne, en lacets; quand nous arrivons aux cèdres, nous sommes à 6,000 pieds. Il neige abondamment, il fait froid; c'est comme au temps du sucre, chez-nous. Au-dessus de nous, des pics complètement couverts de neige. J'en touchais pour la première fois. A l'hôtel où nous avons diné, se trouvaient plusieurs jeunes, réunis pour faire du ski. L'histoire nous dit que Salomon fit venir de cette montagne les cèdres qui servirent à la construction du temple de Jérusalem. Disons d'abord qu'il ne s'agit pas de nos petits cèdres, mais d'arbres colossaux dont les branches s'étendent très horizontales. Le plus gros a 18 pieds de circonférence. Il n'en reste pas plus que 200. Et on n'a pas l'air de se préoccuper d'en faire pousser d'autres! On dit que celui dont je vous parle aurait 1,500 ans d'âge! Pour une curiosité, c'en est une.

Au centre du bosquet s'élève une petite chapelle où l'on célèbre la messe solennellement, une fois durant l'année. En descendant, nous longeons d'énormes précipices. Mais notre chauffeur est épatant, si bien que je n'ai même pas pensé d'avoir peur. Imaginez les différentes scènes que l'on peut voir à cette altitude! Nous revenons à Beyrouth par la même route. Avant d'entrer dans la ville, nous avons le plaisir de monter encore sur un autre sommet, pour clôturer notre pèlerinage sur terre par un salut, dans la chapelle de la Vierge du Liban, au pied de son immense statue, dont la revue "Marie" a parlé une fois, l'an passé. J'étais debout, au niveau de la base de la statue. Après avoir monté une centaine de marches, et le pied de la Vierge me dépassait la tête!

(Suite à la page 6)

● Ordonnances médicales exécutées avec attention ●	<b>SUPPORTS SPENCER</b> Pour tous vos problèmes de taille — consultez	● Corsets maternité, supports orthopédiques, brassières, ●
	<b>Mme Ls-de-G. FORTIN</b> Spécialiste en corsetterie médicale	
	<b>Ste-ANNE-de-la-POCATIERE</b> Tél.: 60 - 3 <b>SPECIALITE</b> Ceintures chirurgicales, hernières	